

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 4 : 1918) du

SAMEDI 16 NOVEMBRE 1918

On avait craint que la foule ne se livrât à des violences dans les dernières heures de l'évacuation allemande. Mais rien de semblable ne se produit. Le peuple de Bruxelles continue à dépenser toute son exhubérance en ovations aux soldats et officiers belges ou alliés qui arrivent individuellement dans la capitale, les uns en permission, les autres en mission. On fait aussi avec ardeur, dans toutes les maisons, les préparatifs pour la grande fête de demain, la fête de la délivrance. Il a été entendu que le signal officiel du pavoisement sera donné demain matin par l'administration communale : à 11 heures précises le drapeau tricolore sera arboré à la tour de l'hôtel de ville. Dès maintenant on est en fièvre rien que d'y penser !

Quand aux troupes et aux charrois allemands qui passent encore çà et là, on n'y prête même plus attention : *Zut pour les Boches !* – entend-t-on dire –, *nous ne pensons plus qu'aux nôtres !*

Le bourgmestre Max est arrivé aujourd'hui à Bruxelles incognito. Il a trouvé sa maison de la rue Joseph II remplie de fleurs envoyées par des amis et des admirateurs. Il est reparti tout de suite en

auto pour Gand, où il a vu le Roi, et est rentré à Bruxelles à 9 heures 1/2 du soir. Quelques minutes plus tard la paisible rue Joseph II était réveillée par une magnifique *Brabançonne* que chantait un chœur bien conduit de voix d'hommes : les *Artisans Réunis* donnaient une sérénade au bourgmestre libéré. Il y eut échange d'allocutions entre M. Loucx, président de la célèbre chorale, et M. Max. Puis le chœur entonna *Vers l'Avenir*, qui fut suivi de vivats en l'honneur du bourgmestre, de l'armée et du Roi.

On a vu les derniers Allemands qui revenaient du front, descendre ce soir, vers 10 heures, des hauteurs de Jette, remonter le boulevard du Jardin Botanique et s'engouffrer avec un charroi inimaginable, dans la chaussée de Louvain. Ils traînaient avec eux du bétail volé et des véhicules de tous formats et de toutes dimensions chargés des objets les plus hétéroclites, depuis des pendules – encore ! –, des berceaux, des chaises, des porcelaines jusqu'à des caisses de rhum et de whisky. Vers 10h 1/2, il y eut un long arrêt provoqué par l'encombrement, des charrettes et des carrioles ; beaucoup de soldats se rassemblèrent porte de Schaerbeek et y organisèrent en plein vent une vente publique de tout ce qu'ils jugeaient ne plus devoir leur servir. Et tout de suite des curieux affluèrent. On achetait là deux bouteilles de rhum pour un franc, des bandages de bicyclette pour trois marks, une

motocyclette pour vingt marks, un cheval pour cinquante. Puis l'armée en débâcle s'ébranla à nouveau et ce fut la fin. Quelques flocons de neige tombaient et achevaient de donner à cet étrange spectacle un vague reflet de retraite de Russie. Le dernier véhicule, chargé de havresacs que recouvrait une bâche déchirée, était suivi de deux soldats, les derniers des derniers. Ils étaient vêtus de huppelande en peau de mouton et avançaient, avec un gros sac de toile sur le dos et en s'aidant, chacun, d'un bâton. Quand ces deux juifs-errants, ultimes débris de la plus formidable armée de tous les siècles, se furent, au delà de la place Saint-Josse, enfoncés dans les ténèbres de la chaussée qui monte vers Louvain, Liège et l'Allemagne, ce fut tout. On n'en vit plus.

A ce moment, les locaux ministériels de la rue de la Loi étaient depuis plus d'une heure, vides d'Allemands. Là aussi, ils avaient, jusqu'à la dernière minute, vendu dans les rues voisines, des chaises, des tables, des horloges, tout un mobilier volé dans les bureaux. A 10 heures précises du soir, heure fixée pour l'évacuation, des agents de la police communale ont pris la garde des locaux. Au même moment aussi, le dernier train allemand quittait la gare du Nord, le parquet prenait possession de celle-ci et la garde des portes était confiée à des chefs-gardes de l'administration belge des chemins de fer, avertis depuis trois jours de la mission qui allait leur être confiée.